

Spécial Mémoire

1933 – 1958 : Un quart de siècle dans les 108

Avant-propos

Échos Loossois est une publication qui permet de publier, outre le trimestriel que vous connaissez, des ouvrages, historiques notamment. Cela fut le cas pour "Loos-en-Gohelle à la recherche de son passé" (écrit par un groupe de Loossois), "Loos-en-Gohelle dans la tourmente" de Christophe Jupon ou encore "Loos-en-Gohelle 1870/1945", recueil de cartes postales réalisé par Louis Hermant qui nous a quittés récemment. Nous publions aujourd'hui une monographie due à André Leclercq.

Pourquoi d'abord ce nom, 108, alors que cette cité comptait 180 habitations ? Cet article commence par un mystère que je ne résoudrai pas à moins que quelqu'un ne sache...

Cette cité était isolée des autres, ce qui lui donnait un aspect plus convivial, contrairement aux cités 11, 12 et 14, toutes reliées ensemble ou même la Cité 5 qui correspondait avec celles de Grenay, Mazingarbe et Bully-les-Mines.

La famille : dites 33 !

Mes parents, Grégoire et Lydie, arrivèrent au 33 rue Faidherbe en 1933 après leur mariage. Tous deux étaient d'origine rurale.



Mon grand-père, entouré de quatre de ses fils en pompiers

Mon grand-père paternel, Antoine Leclercq, fils d'agriculteur, était mineur.

Sa grande passion fut les Sapeurs-Pompiers, dont il contribua à remonter le corps après la guerre de 14/18.

Il transmet son idéal à ses fils... et filles. Il épouse Marianne Toulouse,

très connue pour son caractère entier. Le couple eut 8 enfants qui vécurent, et construisit sa maison après la Grande Guerre, rue Carnot.

Côté maternel, mon grand-père, Léonard Delvallet épousa Marie-Catherine Crespel. Ils habitaient en haut du Chemin des Croisettes (la cote



Le café de ma grand-mère maternelle, à l'angle du chemin des Croisettes et de la route de La Bassée

70), étaient agriculteurs et exploitaient un café. Le couple se sépare après 14/18. Ma grand-mère eut 7 enfants.

Tous mes oncles et tantes eurent leur vie marquée par la mine.

Ma sœur et moi avons une quarantaine de cousins et cousines.

Nos maisons dans les 108

Ces maisons des mines, construites après la catastrophe de 14/18, ne manquaient pas de commodités pour l'époque. On appelait pavillon, un groupe de six maisons accolées. Seules les deux à chaque extrémité étaient un peu différentes, plus grandes avec une entrée sur le côté. Celles du milieu étaient composées de deux pièces en

bas, la cuisine où la vie familiale se déroulait et la salle à manger qui ne servait qu'aux grandes occasions ; elle était interdite aux enfants car il fallait la faire durer. À l'étage, deux chambres qu'il était possible de séparer par un paravent quand la famille s'agrandissait ; on pouvait également demander, dans ce cas, une plus grande maison. Sous l'habitation, une grande cave où étaient entreposés les victuailles (pas de frigo à l'époque !) et le charbon. On y faisait quelques travaux en parpaings pour éviter la poussière car le charbon était jeté à la pelle par un soupirail avec l'extérieur, ce qu'on appelait "ch'trou d'caf".

Sur le derrière, les dépendances faisaient séparation entre les différentes habitations et leur donnaient une forme de L. Ces bâtiments, plus bas, se composaient d'une buanderie où il était possible de faire la lessive, un WC (pas de tout-à-l'égout) et un petit bâtiment séparé en deux, le bas pouvant servir de porcherie, le haut de pigeonnier. À l'intérieur de la cour, il était possible de faire une véranda et de rajouter quelques clapiers à lapins. A l'extérieur, on pouvait faire un poulailler - certains se souviennent peut-être des moules avec lesquels on confectionnait des parpaings à base de cendres de charbon, de



Les dépendances

sable et de ciment bien sûr, et un débarras pour y entreposer ses outils, etc. Ces constructions dépendaient de l'initiative individuelle de chacun.

Et pour finir, un grand jardin que tout le monde cultivait pour améliorer l'ordinaire ; à certaines époques on y faisait pousser du tabac. Personne ne pensait à mettre du gazon !

Le côté impair de la rue Faidherbe donnait sur le Parc à Bois de la Fosse 15. Un chemin de fer reliait cette même fosse 15 à la fosse 12. Un terril plat, allongé, séparait la cité des 108 de la cité des 52.

Tout de suite après 1945, derrière la rue Masséna et débouchant également sur les rues Faidherbe et Denfert Rochereau se bâtit la Cité des Oiseaux dite "les baraquements" à cause de son ossature en bois. C'était l'époque où la demande de charbon était très forte. Les rues de cette cité ne reçurent jamais d'enrobés et restèrent en "terre rouge". Par contre, la rue Faidherbe qui reliait Loos à la Cité du 14 reçut l'asphalte entre 1945/50, les autres rues furent recouvertes de plaques de ciment qui se fendirent très vite, leur donnant un aspect chaotique.



Terrains de jeux

Les espaces de jeux, ou plutôt les espaces libres, ne manquaient pas ; entre les rues Mortier et Lannes, une place en terre, bordée d'arbres en forme vaguement ovale, dans la rue Faidherbe à la place de la Cité Walawender, un grand espace au bord duquel des gens exploitaient des petits

jardins dits "carreau de terre". Au bout de la rue Masséna donnant sur la rue Faidherbe, un vaste espace dit "ch'mont d'ordure" où chacun venait vider ses cendres et tout ce dont il cherchait à se débarrasser.



Est-ce dans cet endroit que notre camarade Robert Morel attrapa le tétanos dont il mourut ? Les enfants aimaient cet endroit car ils étaient à l'abri des regards des adultes. On y faisait cuire des pommes de terre, on y apprenait à fumer, on mimait la guerre... C'est incroyable le nombre de "boches" tués à cet endroit ! Les ennemis ont changé depuis, l'endroit aussi.

Autre espace libre aussi en face de "chez Zalisz", avec un grand puits de perte, ce qui n'empêchait pas les inondations.

Je me souviens que des jeunes de 12 à 14 ans, impatients de reprendre le flambeau de leur père et de rapporter la première quinzaine symbolique à leur mère, commencèrent à creuser des galeries qu'il fallut interrompre à cause du danger. En haut de la rue Faidherbe, avant les champs, les bombardements avaient laissé de grands trous ; c'était un endroit propice aux jeux de cerf-volant car il y avait beaucoup de vent.

Mais les jeux étaient divers selon les endroits et les saisons. L'un des plus spectaculaires était "berlicoco, combien j'ai d'ogts", qui consistait à faire des chenilles en s'emboîtant la tête entre les cuisses de celui qui était

devant pendant que d'autres sautaient en s'élançant sur la chenille. Attention aux dos ! Les billes ou mappes, au long ou au carré, la "pétanque" des gars du Nord, à "l'gayolle", consistait à jeter des pierres sur des boîtes de conserve vides empilées, sans toucher le caillou posé à côté. Mais le foot était de loin le plus populaire, surtout avec le stade Bollaert à proximité.

Les filles avaient leurs jeux plus calmes comme la marelle, avec les dessins sur la chaussée et le trottoir. Il n'était pas bien vu pour un gars de s'attarder aux jeux de filles, bien qu'avoir une sœur pouvait ramener des copains.

Tous ces jeux avaient leurs règles strictes, qu'à l'occasion les plus forts changeaient au gré d'intérêts divers ou d'alliances momentanées entre groupes. Même les inondations causées par les fortes pluies étaient l'occasion de jeux pour les jeunes, mais c'était plus préoccupant pour les adultes concernés car les caves prenaient l'eau.

Les cités minières : un milieu cosmopolite

D'origine rurale, mes parents eurent du mal à s'habituer à leur nouveau milieu, le soir, il leur arrivait de pleurer d'ennui. Ils eurent vite un enfant, qui mourut étranglé par le cordon ombilical. Les accouchements se faisaient à la maison, ce qui augmentait les risques. Ils se lièrent d'amitié avec Flore et Georges Ruckebusch (dont les parents tenaient un estaminet avant l'arrivée des Kowalewski) qui les introduisirent dans leur nouveau milieu. Cette amitié ne se démentit jamais.

D'autres familles durent également faire face à un nouvel environnement, les Polonais. La Pologne rayée de la

Haut de la rue Faidherbe, à peu près à l'emplacement de la rocade



carte des États depuis environ 150 ans renaissait suite à la première guerre mondiale. Cependant, la délimitation des frontières où les populations étaient entremêlées fut ardue. Il était difficile au nouvel État d'absorber sans remous tout une population se réclamant de la polonité.



La France ayant subi une saignée importante fit donc appel à l'émigration polonaise, que l'on fixa surtout dans les différents bassins miniers du pays dont le nôtre. Selon Rolande Delcroix, "c'est la façon des femmes de s'habiller qui surprenait".

Mais il n'y avait pas que de la curiosité. La demande de charbon entre les deux guerres fut inégale. Il y eut des périodes de chômage, où certains jours on demandait aux ouvriers de rester chez eux. La plus grosse partie de la paie passant dans l'alimentation, joindre les deux bouts n'était pas aisé. L'ouvrier discutait âprement du prix du mètre de travail à exécuter, ceux qui arrivaient, ayant subi des privations, avaient tendance à faire baisser le prix du travail. D'où accusations et ressentiments débouchant sur le racisme et la xénophobie.

Si les Polonais étaient les plus nombreux à arriver, d'autres nationalités étaient représentées. Ils furent précédés par des Flamands, 5 à 6 familles slovènes, tchèques, suite à la guerre civile des Espagnols, des Portugais, Hongrois... Après le conflit de 1939-1945, les Italiens arrivèrent surtout à la Cité des Oiseaux, beaucoup reparti-

rent dès que la situation dans leur pays se stabilisa.

Mais il n'y avait pas que des étrangers : la dernière maison de la rue Faidherbe, côté impair, au numéro 35, était habitée par la famille Charlat, originaire de l'Allier. Les mines de cette région fermant, on trouvait éparpillées dans nos cités des familles de cette région. Toujours après 1945, des familles du Calais, de l'Ardresis, plus précisément, s'installèrent également pour une demi-pension le plus souvent.

Les noms des propriétaires des commerces montrent bien le côté cosmopolite du peuplement : les épiceries Hien, Banazewski, Maluchnik, Leclercq, les boucheries Kowalewski, Darowny (je garde un souvenir impressionnant des livraisons d'énormes blocs de glace), la boulangerie Zalisz, le café Guillemant. Il y eut également d'autres formes de commerce, une coopérative ouvrière sur laquelle j'ai très peu de renseignements mais dont le siège devait se trouver rue Kléber, la coopérative des Mines, la CCPM.

Le travail des femmes

Si la carrière des hommes et de leur descendance masculine était toute tracée, la mine, rien que la mine, les femmes restaient à la maison pour élever les enfants, faire le ménage et attendre le mari qui en avait bien besoin. Il n'était pas bien vu qu'une femme mariée eût une activité professionnelle. Pour les filles, les choix quand il y en avait, étaient plus divers : certaines entraient en service chez des gens pouvant payer une bonne, certaines pouvaient travailler au jour au triage, on les appelait "les filles ed'fosse".

Rolande Delcroix, née Demoncheaux, nous raconte son expérience :

"Je suis née en 1920 ; ma famille, originaire de la région de Saint-Omer, arriva dans les 108 en 1929. A 13 ans, au sortir de l'école Basly, j'entre comme apprentie coiffeuse dans un salon de coiffure à Lens. N'étant pas



payée, et voyant les difficultés de mes parents - nous étions plusieurs enfants et mon père n'avait pas une santé extraordinaire - je vais moi-même m'embaucher. Ce jour là, ma mère pleura. Je mesurais 1,55 m. Un responsable m'emmena, me donnant la main, et déclara en me présentant "je vous amène une petite fille". J'ai travaillé 4 ans comme trieuse à la Fosse 15. Nous étions une vingtaine de filles avec des galibots face à face à trier des gaillettes à mains nues, de 6h à 14h du lundi au samedi, dans un bâtiment couvert - mais l'hiver, il y faisait très froid. Pour aller aux toilettes, il fallait demander la permission, pour éviter des rendez-vous... Nous avions une demi-heure pour le casse-croûte et aussi droit à des blagues sordides dont on se serait bien passé. Après ces 4 ans, je fis des remplacements au magasin et au standard de nouveau pendant 4 ans. Mais les meilleurs souvenirs qui me restent, sont les moments passés au triage. Lors de mon mariage, j'aurais bien continué à travailler mais un responsable me déclara que ce n'était pas possible."

Simone Desmaretz née Ruckebusch en 1925, eut une autre expérience. Elle n'arriva pas à se faire embaucher au triage. Comme des centaines ou des milliers de filles de mineurs, elle fit les aller-retour journaliers entre Loos et Roubaix-Tourcoing pour travailler en filature. Prendre le train à 5 heures du matin, rentrer à 18 heures. Ensuite des bus effectuèrent le ramassage. Comme Rolande, Simone travailla jusqu'à son mariage.

Autour de 1955, lorsque les Houillères n'embauchèrent plus systématiquement les fils de mineurs, des garçons prirent le chemin des filles.

1936, un grand moment pour le peuple des cités. Pour la première fois depuis l'instauration de la République, ses représentants sont appelés à gouverner le pays et apportent de grandes conquêtes sociales.

Kopp et Coppik

1939, pendant la "drôle de guerre", ma famille et les Coppik, qui étaient donc des voisins immédiats, hébergèrent conjointement des réfugiés lorrains, de Forbach exactement, qui parlaient le français avec difficulté, la famille Kopp. Les parents étaient surtout chez les Coppik, et les Polonais étant souvent bilingues, cela facilitait la compréhension. Les deux petites filles, Erika et Lucie, étaient plutôt à la maison. Quand ils repartirent, les liens amicaux continuèrent par courrier pendant quelques années.

Pendant la guerre

1939 – 1945 : le deuxième conflit mondial commença par la mobilisation. Mes grands-parents paternels eurent quatre fils mobilisés, l'un, André, fut tué, et mon père, comme mineur, démobilisé quelques jours avant la débâcle. Deux oncles, côté maternel, se retrouvèrent en captivité. Commença alors une longue période de difficultés, de privations, de résignation pour les uns et de lutte pour les autres. La production de charbon chuta, le rationnement alimentaire fut sévère. Tous les jardins étaient cultivés. C'était le temps de la débrouille et de la solidarité. La cité 108 eut ses réseaux de résistance, ses héros arrêtés et envoyés dans des camps ou tués, comme Michel Jedrzeczak dont nous étions les voisins et qui était l'époux de Raymonde Charlat.

Me voilà !

C'est pendant la période d'occupation que je suis né. Après leur première

expérience malheureuse, mes parents eurent beaucoup d'hésitation pour faire un autre enfant, c'était une période de dénatalité pour notre pays et avec la guerre en plus...

Bien plus tard, on me raconta qu'un officier allemand visitait les maisons pour effectuer un recensement.

Lorsqu'il vit qu'il n'y avait pas d'enfant à la maison, il déclara que la guerre ne durerait pas et qu'ils repartiraient chez eux. Elle durera cependant encore 4 ans. Des Allemands étaient conscients du caractère irréaliste du système hitlérien.

Je suis né le 7 décembre 1941, le jour du bombardement de Pearl Harbor et pour faire un mauvais jeu de mots, on

des doubles postes et des records de production à battre. Combien de fois ai-je entendu ces phrases ! "Combien de mètres, combien de balles !!" Il arrivait parfois que notre père remontât du fond avant l'heure prévue. C'était mauvais signe : il y avait eu un accident du travail grave avec mort d'hommes. A ce moment, le travail s'arrêtait. Alors que je posais des questions pour savoir comment était arrivé un accident de travail, je me souviens de la réponse de mon père "que veux-tu, y a un caillou qui est queu". Un groupe de prisonniers allemands fut également décimé par un éboulement.

Autre drame, la silicose dont les ravages explosèrent après la libération, du fait de la modernisation et du manque de précautions. Les rémunérations étant à la tâche, la sécurité la plus élémentaire était souvent sacrifiée. Dans ma famille, la première victime fut Jules Caron, un oncle paternel, décédé en 1948 à l'âge de 48 ans. Un autre de ses frères décéda à la même époque.

A part quelques courts séjours à l'hôpital, les silicosés

étaient soignés chez eux. Souvent les familles, les voisins, les parents s'unissaient pour tenter de soulager les derniers instants du malade et aider les proches. Ma santé était plutôt délicate et on m'obligeait à rester à la maison, ce qui fait que j'écoutais souvent les conversations des proches, sur l'évolution de la santé de mon oncle qui ne cessait de se dégrader, des connaissances de mes parents qui décédaient, de ceux qui étaient reconnus silicosés, à un faible taux tout au début...

Lorsqu'un adulte cherchait à soigner ses bronches ou ses poumons, il arrivait qu'on lui prescrive la pose de séries de ventouses, ce qui était spectaculaire. Pour les enfants, on se contentait de cataplasmes ou sinapismes dont la marque "Rigolo" était la plus efficace.



1936 : un groupe des 108 à la mer

peut dire qu'il y eut deux catastrophes le même jour. On me donna le prénom de mon oncle tué il y a déjà plus d'un an. Quelques temps après ma naissance, on me découvrit une anomalie physique, je ne bougeais pas le bras gauche. Commença alors pour moi, la tournée des médecins et des rebouteux.

L'exploitation du charbon... et des hommes

1944, avec la libération, commença une nouvelle ère pour les cités minières, celle de l'exploitation à outrance du charbon... et des hommes. Le charbon devait sauver le pays, peut-être le sauva-t-il mais à quel prix ? A la cité des 108, s'ajouta la cité des Oiseaux. C'était l'époque

Un cousin parisien qui voulait se faire photographe en mineur... On remarquera la forme du casque



Pas cha pour min garchon

Certains luttèrent pour un monde moins dur par le combat syndical et politique qui trouva son paroxysme par la grève de 1948. En rentrant de l'école Basly, sur le chemin du retour, un jour, j'aperçus à l'entrée de la fosse 15, un pantin représentant le ministre de l'intérieur qui brûlait. L'armée intervint. Il y eut des licenciements. Des petits camarades ne mangèrent pas tous les jours à leur faim. Des pères de familles luttèrent pour que leurs fils ne soient pas mineurs : "Pas cha pour min garchon".

Le fils Charlat fit une brillante carrière à l'armée, par contre un fils Vasseur fut porté disparu en Extrême-Orient pendant la guerre d'Indochine. Ceux qui quittaient la mine perdaient les avantages comme la maison, le chauffage, le médecin et il y avait parfois des regrets.

Par contre, Georges Boitel, de la rue Landy, qui venait de la Somme, travailla en bowette. Quelques temps avant sa disparition, il me confia "au cours d'une consultation, le Docteur Deleruelle me conseilla d'arrêter ce métier". Il travailla aux Laminoirs et mourut à un âge avancé.

Le service militaire était aussi l'occasion pour les jeunes mineurs, de

découvrir une autre vie et de chercher autre chose à leur retour. Le manque de considération y était également pour beaucoup.

Parents, voisins et amis

Reine, une sœur de mon père, mariée à Jean Caron, arriva rue Masséna avec ses cinq enfants, Renée, François, Christiane, Valentine et Andrée. Malgré un lourd handicap physique, ma tante éleva ses enfants. Les va et vient entre nos maisons étaient fréquents et... joyeux. En octobre 1946, ma petite sœur Danielle vint agrandir le cercle familial. Eugène Wavelet, qui habitait quelques maisons au dessus de la nôtre, vint tuer le cochon.

C'est par l'intermédiaire de Raymonde Charlat qui travaillait à la SSM de Lens, que je fis quelques excursions à la mer. Je me souviens des frayeurs que cela m'occasionna les veilles de départ dans mon lit. Sa mère, "Mantine", s'occupa également de moi alors que j'étais bébé. Pendant des années, de l'autre côté, après la famille Klancisar nous eûmes comme voisin, la famille Coppik. Là, c'était la musique qui dominait, car à travers les murs, nous entendions les sons d'accordéon et de violon. C'est à croire que j'étais imperméable à la musique : malgré un père qui jouait du clairon et un environnement de musiciens, je ne pus jamais sortir un son d'un instrument. Lorsque les jumeaux portèrent le nombre de garçons à cinq, la famille Coppik bénéficia d'une plus grande maison.

Au dessus, Marceau Deswaeme père, dont la grande passion était les pigeons. Le dimanche matin, pas question d'aller jouer au jardin, car c'était le jour du concours ; l'enjeu était important car il ne fallait pas effrayer par des cris les pigeons qui devaient rentrer le plus tôt possible.

Travaux domestiques

A la maison, nous en élevions également, mais pour la "casserole", et le jeudi, pas question de sortir jouer avant que le pigeonnier ne soit nettoyé - ce qui n'était guère facile car j'étais souvent dans une situation

inconfortable, avec un grattoir en fer à la main à racler le sol pour enlever les déjections. Autre opération dont je me souviens, le "pichotage". Pas de tout-à-l'égout à l'époque. De temps en temps, il fallait vider, à l'aide d'un seau et d'une corde, la fosse d'aisance, dont le contenu était vidé dans le jardin et le trou à fumier. Si jamais on devait effectuer cette intervention en pleine chaleur, vous devinez les odeurs... Il pouvait y avoir dans l'air une certaine mauvaise humeur qui se répandait.

Périodiquement, les Houillères alimentaient leur personnel en charbon. Pendant quelques années après la libération, cela se faisait par chariots tirés par des chevaux, ensuite, par camion. Quelle poussière au moment où le déchargement s'effectuait sur le trottoir en débordant sur la route ! Il y avait toujours un copain pour vous aider à rentrer "vot' bon d'carbon". Autre moment de solidarité sans faille, la quête organisée lorsqu'un père de famille était en arrêt de maladie depuis trop longtemps.

Loisirs de tous âges

Les rues étaient très vivantes, les enfants nombreux : dans certaines familles, les mères devaient organiser plusieurs services aux repas. A partir de 4/5 ans et jusqu'à plus de 14 ans, les rues, les places devenaient le domaine des enfants. Des jeux de cerceaux, quelquefois faits de roues de vélos voilées récupérées, que l'on poussait avec une tige de fer, pour les plus jeunes, et des jeux plus dangereux comme les couvercles de "bouleuses" qui servaient à descendre en "tape cul" les terrils, sans oublier les incursions dans le parc à bois.

J'ai passé beaucoup de jeudis au 37 rue Decrombecque, qui était la dernière maison de la rue avant la route de La Bassée où avec mon cousin, Maurice Basseux, nous faisons le tour des environs, cherchant de la ferraille, dénichant obus et grenades. Nos excursions allaient jusqu'au champ d'aviation.

Le dimanche, pendant plusieurs années, mon père, deux de ses beaux-frères, André Lombart et Louis

Basseux ainsi qu'un ami se retrouvaient l'après-midi pour jouer à la manille. A force de regarder, j'étais devenu expert.

Vers mes douze ans, j'eus le droit de sortir et faire quelques longues virées en vélo, souvent en compagnie de Jean-Claude Alexandre, de la rue Kellerman.

Les grands-parents

Lorsque l'un ou l'autre des joueurs de cartes n'était pas libre, j'entends encore dire mon père *"dimanche, in va monter l'carrière à l'route d'Bassée"*, c'est à dire que nous allions passer l'après-midi et la soirée chez mes grands-parents paternels, rue Carnot. J'y rencontrais d'autres cousins et cousines. Par contre, les adultes ne jouaient pas à la manille mais aux carabins. Les conversations tournaient sur les événements qui marquèrent leurs vies : l'évacuation de 1914, celle de 1940 et des événements de la guerre.

Un jour, sans doute un dimanche, alors que j'avais 5 ou 6 ans, chez mes grands-parents paternels, de la cuisine où l'ambiance était déjà froide, on nous fit entrer dans la salle à manger, où devant un cercueil se tenaient mes grands-parents, leurs fils et filles. On venait de ramener le corps de leur fils André, tué au front en 1940. Mon grand-père pleurait. Pour moi, seuls les enfants pleuraient et je mis du temps à comprendre qu'un adulte pouvait exprimer douloureusement ses sentiments, sans que cela ne soit de la faiblesse.

Un frère de mon père, mon parrain, Maximilien et son épouse exploitèrent quelque temps, juste après la libération le café au lieu dit "La Guerre". Il nous arrivait d'y passer une soirée. Mes cousins, Jules et Bernard, m'initierent au baby-foot ; là non plus, je ne devins pas un champion. Le grand plaisir de ma grand-mère paternelle était de réunir ses enfants pour le traditionnel pâté des rois.

Côté maternel, les rapports étaient différents, ma grand-mère se retrouva

veuve tôt avec peu de revenus. En plus, elle devint aveugle. Elle passa le reste de sa vie en faisant des séjours de trois mois chez ses enfants. A l'époque, à Loos, il n'y avait que la médecine des mines, dont elle ne faisait pas partie. Pour la soigner, mes parents appelaient un médecin de Bully-les-Mines, le Docteur Fourdinier. Ma grand-mère fut très marquée par la guerre 14/18, car habitant le haut de la cote 70, tout fut rasé, comme Loos d'ailleurs.

Ma mère me raconta que certains jours, les parents mettaient les enfants



La cuisine, lieu de vie
(coll. Mme Louis Hermant)

de corvée d'eau qu'il fallait aller chercher avec des seaux à 1 ou 2 kms. Pas d'école ces jours là. Sur la propriété familiale, pour leur consommation, les Allemands creusèrent un puits dont sa famille hérita après la guerre. L'après-guerre fut pénible, dans des constructions provisoires. Je me souviens du terme de demi-lune. Durant ses séjours à la maison, ma grand-mère se préoccupait de mon avenir. Je l'entends encore triturant son chapelet *"té sé, avec tin bras, t'auras du mal à trouver du boulot, curé cha s'ro bien pour ti"*. Une partie importante de mes oncles et tantes habitaient les cités 12 et 14. Les transferts de notre grand-mère étaient l'occasion de se voir, ainsi que les matches au Stade Bollaert. S'il n'y eut pas de tués en 39/45, deux de mes oncles subirent la captivité en Allemagne.

A la cuisine

Dans la semaine, les soirées se passaient à écouter la radio, Simons et Line Dariel, Reine d'un Jour... que j'avais le droit d'écouter parfois mais

quand les devoirs étaient faits et à partir d'un certain âge, ça ne se discutait pas. Ma mère faisait elle-même sa bière qui était appréciée. Tout se faisait dans la cuisine, aussi bien la confection que le déroulement du repas, les bains dans une atmosphère de sauna à cause de l'eau qu'il fallait chauffer sur la cuisinière. *"Tijones pas al gueulette, t'es fait querre ch'fin"* et de râler sur les Houillères qui donnaient du charbon de mauvaise qualité "encore du flou" et d'envier les employés qui avaient du "bo cassé".

La lessive se faisait dans la buanderie ou dans la véranda quand elle fut construite.

Un de mes plaisirs était de faire fondre sur le feu, des morceaux de chocolat que je mangeai après les avoir étalés sur du pain. Je collectionnais les photos qu'une marque mettait dans les plaques. Le marketing ne date pas d'aujourd'hui !

Mon père et la mine

La forte personnalité de mon père, sa force physique et bien sûr la perspective d'une bonne paie, le poussèrent, après la libération, à travailler dans les endroits les plus dangereux, les bowettes qui étaient des galeries creusées souvent dans la roche pour chercher les veines de charbon. On se servait de plus en plus d'explosifs, l'eau n'était pas utilisée, la poussière indescriptible. Les plus clairvoyants demandaient leur changement. Il y a une dizaine d'années, lors d'une visite du site de Lewarde, un responsable me déclara que des bowetteux de cette époque là, il n'y en avait plus de vivants. Par contre, maintenant les bowettes sont de vrais boulevards. Vers 1950, mon père fut reconnu silicosé, il m'emmena en vacances dans la Nièvre, à La Machine exactement, où il avait quelques cousins qui travaillaient dans des mines, puis dans la région Parisienne. Ce furent ses seules vacances. Ma mère et ma sœur restèrent à la maison. Depuis qu'il était jeune, il aidait un cousin ou des copains de sa classe aux travaux des champs, il arrêta. A la fosse, il changea

et devint bête feu. Je crois qu'il était conscient du déclin des mines, un jour, il me déclara *"Té sais ti, t'auras pas un' maison des mines, faudra qu'té paies un loyer, alors y faut travailler à l'école"*.

L'instituteur et le curé

Régulièrement, il demandait rendez-vous à l'instituteur pour voir où j'en étais. A l'époque, il y avait deux écoles primaires à Loos, une pour la Cité 5, le reste des élèves allant à Basly, filles et garçons séparés. Il y avait sept classes de 40 à 50 élèves. Seuls les "bons" ceux qui "sautaient" de classes pouvaient espérer faire des études secondaires et supérieures. Une dizaine environ par an partaient en sixième. Une grosse partie passait le "certificat d'études" à 14 ans, apprenait un métier et pouvait entrer à la mine également. Ceux que les études rebutaient, restaient souvent en troisième où un "institut de choc" essayait de dispenser un enseignement afin de leur permettre de se débrouiller dans l'avenir. La fosse les attendait systématiquement à 14 ans.

Pour beaucoup, c'était aussi l'âge du catéchisme. A un certain moment, il fallait une ou deux fois par semaine, avant l'école du matin, se rendre à l'église à jeun. Pour ne pas remonter les 108, je prenais mes petits déjeuners chez mes tante et oncle Lucile et André Lombart, Cité des 24. Cependant, pour les cités, l'église était plutôt le domaine des gens du centre, même si, à travers le scoutisme, des garçons comme Marcel Caron tentèrent de lui donner un visage plus populaire. Des jeunes garçons des cités découvrirent ainsi la Corse ou la Norvège.

Anecdote : avant la primaire, les enfants passaient quelques années à la maternelle, rue Maniez, qui portait le doux nom "d'asile", *"alors té vas encore à l'asile, té vas aller quand à l'grand'école ?"*.

Le déclin des Houillères

Devant les ravages de la silicose, les risques d'accidents, le nombre de gens qui refusaient ce métier pour leur

enfants, alla croissant après 1950. Devant les difficultés d'exploitation, les Houillères se firent plus regardantes à l'embauche, des fermetures, des restructurations eurent lieu. La fosse 15 arrête en 1959.

Restaient attractifs les avantages comme le logement, le chauffage, le système de santé, la retraite, un système de service militaire avantageux à une certaine époque - ce qui n'empêcha pas Jean Majek de se faire tuer dans les combats d'Afrique du Nord. Mais était-ce vraiment des avantages pour ceux qui allaient au charbon ?

Dans ma famille, le premier garçon à ne pas se faire embaucher à 14 ans à la fosse fut François Caron, mon cousin. Après avoir décroché son CAP de coffreur-ferrailleur en 1953, il travailla dans le bâtiment. Les cousins plus âgés furent mineurs, les cousines se marièrent avec des mineurs. François fut celui qui cassa la mécanique, si je puis m'exprimer ainsi. Après, un seul de mes cousins entre aux Houillères Jean-Pierre Delvallet. Les cousines ne se marièrent plus avec des mineurs.

Le déclin des hommes

La santé de mon père continuait de se détériorer. Il remonta au jour et termina son temps d'activité comme jardinier chez un ingénieur, route de Béthune, en face du garage Citroën. C'était la dernière maison de Loos de ce côté. De temps en temps, pendant les vacances scolaires, il me demandait de le rejoindre et m'initiait au travail de jardinage. Était-ce pour l'aider, ou avoir de la compagnie ? Il disposait du sous-sol, je me souviens de cette conversation :

- dis Pa, qu'est-ce que ché ?
- un frigidaire.
- pourquoi nous in n'a pas ?
- in n'a pas b'soin, in a un'bonn caf

Pourtant aujourd'hui aussi, j'ai un'bonn caf'.

Mais il arriva un moment où pour aller travailler, il n'arrivait plus à faire démarrer sa mobylette, dont la marque était Française Diamant. A ce moment là, quand vos forces vous abandonnent, on vous fait passer à

"l'expert", et vous attendez la lettre avec angoisse car d'autres, beaucoup d'autres sont passés par là. Ce courrier qui vous dit que vous êtes reconnus au taux de silicose maximum, et qui sous-entend que vos jours sont comptés, que vous laissez une veuve et des orphelins, indemnisés sans doute, mais veuve et orphelins quand même. Le jour où le courrier arrive, on invite les



Dernier emploi : jardinier chez un ingénieur, route de Béthune (Cycloos aujourd'hui)

proches, sœurs, frères, pour se reconforter. Ceux qui ne se parlaient plus, se réconcilient, devant l'adversité, le clan se reforme. Et cette phrase, l'air abattu *"y'a pu qu'à acater l'télévision" "em'mère qui ché qui va y dire ?"*.

Autre grand moment, celui où on vous délivre la médaille d'or du travail.

A cette époque, je décrochai mon certificat d'études et pour m'éloigner et m'éviter des moments pénibles, on me mit en internat au Lycée Paul Duez de Cambrai, en vue d'obtenir un CAP de comptabilité. Par deux fois, il rassembla ses dernières forces ; une première fois pour l'inscription, la deuxième fois, il tint à m'accompagner par le train jusque Cambrai. Dernières recommandations *"té fumes pas, té bos pas, té jues pas aux cartes pour des sous"*. Encore aujourd'hui, je me demande dans quel état physique il est rentré et n'oublie pas son sacrifice.

Je repartais chez moi, tous les 8 ou 15 jours. Un an plus tard environ, le 3 juillet 1957, on m'appela au bureau pour m'annoncer le décès de mon père. Il avait 47 ans. Été torride, sans air, qu'appréhendaient les silicosés.

Toute la famille fut présente pour l'aider à passer ce cap difficile, ceux de Loos, de Bully, du 12, du 14, alors qu'après avoir passé la nuit, il fallait partir travailler. En plus, il s'agissait de s'occuper de mon grand-père qui avait fait un accident vasculaire céré-

Le seul qui y échappa décéda prématurément à 56 ans, suite à 5 ans de captivité dont il ne se remit jamais.

Mes enfants auront moins de choses à raconter puisqu'ils ne sont que sept cousins et cousines éparpillés.

Fantasmes de jouvenceaux

Les séances de gymnastique du mercredi soir dans une salle des Houillères de la rue Salengro, sous la direction tonitruante et bon enfant d'Auguste Varet.

Qui se souvient de Déshorties, le ferrailleur, qui passait dans nos cités avec sa charrette tirée par un âne ou un baudet. Alors qu'il faisait une halte chez Kowalewski, nous étions une dizaine de gamins à attendre que la bête fasse ses besoins, ébahis et hilares, devant la longueur du contenant...

C'est à la même époque que l'on me fit opérer d'un phimosis, j'ai reçu beaucoup de visite de cousines et de petites filles de la rue, désireuses de voir mon pansement ; et le petit copain qui vous interpelle "Eh, té vient, si té donne un bonbon à..., elle t'fait vir es'culotte", eh bien figurez-vous qu'elle n'en avait pas !

Et je ne vous parle pas des classes mixtes du Lycée de Cambrai où je soignais mon acné à l'eau précieuse, mais bien sûr, bien avant de me marier... avec une fille de mineur.



Merci à tous ceux qui m'ont permis de réaliser ce dossier, quelquefois en me rafraîchissant la mémoire, en m'excusant pour d'éventuelles erreurs.

Je le dédicace à tous ceux qui aimèrent et aiment toujours cette cité.

André Leclercq

La maison de François Kozłowski en cours de démolition



bral et qui décéda le jour de l'enterrement de mon père, à l'âge de 80 ans.

Premières démolitions

Quelques semaines plus tard, devant l'état d'affaissement du pavillon de six maisons, on nous annonça qu'il fallait partir afin que les maisons soient abattues. Ce furent les premières maisons des 108 détruites. Le début du "massacre". On nous relogea Cité des Oiseaux. Ensuite, ma mère acheta une petite maison dans le centre qui, à l'époque, n'avait pas les commodités des cités minières. Une page importante se tournait. Et il m'arrive souvent, lorsque je dois me rendre à Lens, de prendre la rue Faidherbe...

Aucun des fils de mon grand-père paternel n'a vécu aussi longtemps que leur père. Fils et beau-fils souffraient tous de silicose. C'est Jean Caron qui résista le mieux puisqu'il décéda à plus de 90 ans. Ils vécurent tous à Loos sauf la dernière sœur de mon père, Denise, qui partit pour Bully.

Côté maternel, quelques oncles dépassèrent 70 ans. Un oncle vient de décéder à 80 ans, ses qualités de jardinier l'ont sans doute sauvé. Mais ils eurent également souvent des fins de vie difficiles, dues toujours à la silicose.

Pour ne pas terminer dans la tristesse, quelques faits plutôt gais...

Histoire du cousin qui voulait faire du vélo

En 1952, un cousin, côté paternel, se marie. Il emménagea à quelques kilomètres de sa mère. Un jour, son épouse lui dit : "Té sais que j'ai toujours m'in vélo ed'certificat d'études, si t'iros querre el'tien chez t'mère, el dimanche in pourrot faire un tour jusque Lorette."

Et voilà le cousin parti chez sa mère. Alors qu'il espérait repartir à bicyclette, sa mère lui déclara : "tin vélo, j'l'ai r'vindu mais j'ai pinsé à ti, à l'plache, j't'ai acaté un louchet, au lieu d'aller t'promener, té pourras faire tin jardin."

Dur, dur "Les grandes Guetes" !



(coll. Mme Louis Hermant)